

Saint-Marcel-lès-Valence



La quinzaine tragique

15-31 Août 1944



(RÉCIT D'UN TÉMOIN)



abbé J. Morin

LE MESSENGER DE SAINT-MARCEL-LES-VALENCE
Mensuel — Décembre 1944

LA QUINZAINÉ TRAGIQUE

Sous ce titre, mes chers paroissiens, votre Curé se propose de relater les événements qui ont affligé St-Marcel au cours de la dernière quinzaine d'Août. Ou plus exactement, se bornant à raconter ce qu'il a vu ou entendu lui-même à peu de choses près, il n'a pas la prétention d'offrir à ses lecteurs le film complet de cette quinzaine inoubliable : chacun pourrait y ajouter des détails, des impressions et des réflexions personnelles qui mériteraient tout aussi bien d'être imprimées. Vous voudrez bien me pardonner cette inévitable partialité, ainsi que la liberté que je prendrai de citer les noms des personnes les plus éprouvées ou les plus dévouées, pour donner plus de vie au récit, espérant que tous mes lecteurs seront assez sensés pour n'en point prendre ombrage :

Mardi 15 Août. — Premières grandes frayeurs : les avions américains viennent bombarder Valence. Violamment pris à partie par la D. C. A. allemande, plusieurs appareils s'abattent dans notre région. L'un d'eux, gravement touché, exécute au-dessus de St-Marcel d'inquiétantes manœuvres de redressement qui donnent à tous l'impression qu'il va choir sur leurs toits. Finalement, après s'être délesté de ses énormes bombes, de ses mitrailleuses et aussi de ses occupants, il va s'écraser et prendre feu dans une vigne au quartier du Ras. Ses cendres (si l'on peut dire) furent honorées d'un grand nombre de visites.

Jeudi 17 Août. — Vers 2 heures du matin, la gent canine aboie furieusement et obstinément dans le quartier de la gare. « Qu'y a-t-il donc ? Sont-ce les Allemands qui rôdent autour des maisons ? » A 3 h. 30, une fusillade nourrie éclate près de la voie ferrée : une demi-heure durant, les fusils mitrailleurs crépitent, quelques grenades explosent, le tout amplifié par l'écran des collines avoisinantes... Le bruit serait-il vrai qui circulait la veille sur un coup de main du maquis contre le train de munitions stationnant sur nos voies de garage ? « Arrêtez ! », crie une voix dans l'ombre : le tintamarre prend fin : il est 4 heures. Des mots français sont chuchotés près de la cure. Il n'y a pas de doute : c'est bien le maquis ! Quelques coups de feu isolés... puis des pas rapides qui s'éloignent au-delà de l'église. « S'il y a des victimes parmi les Allemands, quelles vont être les représailles ? » Lorsque le village s'éveille, la nouvelle fait une traînée de poudre : hommes et jeunes gens s'enfuient, à quelques exceptions près. Le poste de garde allemand compte deux morts et un blessé : les survivants fouillent les abords de la gare, relevant les traces des « terroristes », ici des douilles, là une paire de souliers, ailleurs deux litres d'essence (que serait-il advenu de notre bourg si ces 15 ou 16 wagons avaient explosé ?)

Vers 7 h. 30, l'ambulance allemande arrive dans la cour de la gare, puis ce sont plusieurs camions pleins de soldats pesamment armés. Tandis qu'ils sautent à terre, leur chef inspecte de ses jumelles la colline et ses carrières. Rapidement la troupe se scinde en deux : les uns, disposés en tirailleurs, traversent la voie et s'élancent pour battre les coteaux avec une furie quelque peu ridicule pour qui sait les « terroristes » partis vers la plaine il y a trois heures. Un autre groupe, à la file indienne, le fusil pointé en avant, sous le bras, sillonnent nos rues, perquisitionnent dans nos demeures, forçant quelques portes et fenêtres closes. Interpellé dans la rue, M. le Curé doit accompagner un soldat dans la visite de l'église : à l'entrée notre homme ôte son casque ; devant l'autel il fait la génuflexion. Confessionnaux, tambour, sacristies, placards... tout est inspecté. Grimper aux échelles du clocher fut plus laborieux pour notre visiteur, tenant un fusil d'une main et un revolver de l'autre.

Mais voici dehors une rencontre qui nous serre le cœur : de Surel descend un groupe de paroissiens, le visage pâle, le regard comme éteint par la détresse ; derrière eux marchent quelques soldats allemands. « Des otages ! Mon Dieu, que va-t-il se passer ? » Nous reconnaissons MM. Ladreyt et son jeune fils, Jamonet, Ciampi, Faisant Victor, Rougier, Charière Roland et notre instituteur M. Blanc qui, en passant devant nous, hoche la tête comme pour nous dire : « Nous sommes perdus ». Par le quai ils gagnent la cour de la gare où ils rejoignent MM. Agostini, Paget, Clarté, Allier, Madet, Junique et notre Maire, M. Choyet. Aucun otage n'a été pris dans le village.

Quelques instants après, nous pénétrons dans le bureau du chef de gare, M. Chaloin, arrêté lui aussi et gardé à vue par un soldat... Du quai on aperçoit là-bas, entre les deux rames parallèles des wagons de munitions, les otages alignés face à la gare : devant eux, les fusils teutons. Persuadé qu'une exécution est imminente, nous nous avançons vers la soldatesque. « Qu'est-ce qu'il vient faire ici celui-là ? Fusillons-le comme les autres », crie une de ces brutes déchainées. Nous adressant à un sous-off., nous lui demandons poliment, la barrette à la main, l'autorisation d'approcher des otages, nos paroissiens, et de leur dire un mot de réconfort comme il est de notre devoir. Le teuton entre en fureur et, les yeux hors des orbites, il vocifère : « Parlez Allemagne ! Parlez Allemagne ! » Puis c'est une cacophonie de cris gutturaux dont M. Clarté me traduit les plus intéressants : « Ils vous disent de vous taire... Levez les mains ». Après avoir été fouillé, nous voici nous-même sur la ligne des otages. « M. le Curé, croyez-vous qu'ils vont nous fusiller de suite ? » nous demande l'un d'eux. Pas très réconfortante, cette question ! L'œil noir des fusils vous produit une impression indicible... Mais voici qu'un soldat s'avance vers la soutane : « Fous, partir »... Puis 7 otages sont

détachés du groupe et conduits par un peloton de l'autre côté de la voie. « Serait-ce pour eux l'heure fatale ? » Ils disparaissent sur le chemin de Bourg-lès-Valence : Dieu merci, on n'entend pas de fusillade. Peu après les camions emmènent les autres otages par la route de Valence. Les Allemands quittent le village, non sans avoir incendié l'habitation de Mme Passas.

Longues heures que celles qui suivirent, heures d'anxiété pour nous, journée atroce pour les familles qui s'étaient vu arracher de force, parfois avec brutalité, un père, un époux, un fils... Aussi quel soupir de soulagement, quelle détente lorsque l'après-midi on voit revenir par petits groupes nos chers otages. Hélas ! la joie n'est pas complète : le soir, à 8 h., M. Chaloin est emmené à son tour (il restera trois jours dans les mains de la Gestapo) et M. Blanc, lui, ne revient pas. De Valence, il part quelques jours après vers... l'inconnu. A cette heure encore nous voulions espérer qu'il reviendra sain et sauf parmi nous, ramenant la consolation et la joie dans le cœur des siens à qui nous disons ici notre douloureuse sympathie et reprenant, après la dure expérience de l'exil, sa tâche d'éducateur au milieu de ses élèves et de ses amis du Groupe Artistique.

Mardi 22 Août. — Vers 8 heures arrivent à St-Marcel, par la route de Fauconnières, une demi-douzaine de F. F. I. bien décidés à se battre. Armés notamment d'un fusil-mitrailleur, ils vont se poster à la sortie du village (côté Valence). Ils ne tardent pas à ouvrir le feu sur une auto et un camion allemands qui stoppent et dont les occupants s'enfuient. Les F. F. I. prennent possession des véhicules et les emmènent. L'artillerie ennemie riposte vers 13 heures. Notre église reçoit son premier obus sous la toiture du chœur. Nos écoles sont plus durement atteintes par une huitaine de projectiles qui détruisent la toiture de l'aile droite et dévastent le logement des institutrices. La population avait quitté le village ou gagné les caves-abris. Vers 16 heures, la caronnade recommence mais le tir est plus long et passe outre. La nuit tombée, le maquis se retire sur ses positions de départ. L'un de ces jeunes nous avouait : « J'ai l'impression que nous sommes descendus trop tôt, nous ne sommes pas assez forts ».

Mercredi 23 Août. — Vers 8 heures, quelques centaines de F. T. P. sur camions, venant de Romans occupé la veille par le maquis, traversent St-Marcel : pleins d'entrain et de confiance ils s'avancent à vive allure dans la direction de Valence où, trompés par je ne sais qui, ils comptent rencontrer les Alliés et recevoir d'eux les armes qui leur manquent. Vingt minutes après leur passage, nous les voyons refluer précipitamment par petits groupes, les uns à travers champs, les autres sur les talus de la grand'route, s'abritant derrière les platanes. Que s'est-il donc passé ? L'un d'eux nous explique qu'à 2 kilomètres d'ici ils furent accueillis par

le tir d'un groupe de soldats qu'ils avaient pris tout d'abord pour des Américains. Surpris sans armes ou presque par un ennemi aux aguets, que pouvaient-ils faire sinon se retirer en hâte ? Jetés dans une aventure sanglante par un enthousiasme collectif qu'alimentait une fausse nouvelle (les Américains à Valence !), ces jeunes nous disent au retour leur indignation et leur dégoût d'avoir été exposés sans défense à une mort stupide. Quatre des leurs étaient tombés devant la ligne de feu. La plupart, semble-t-il, regagnèrent Romans.

Mais soudain les canons allemands ouvrent le feu contre notre village ; en un clin d'œil les rues se vident et les caves se remplissent. Ce sont encore des heures d'angoisse. L'église est le point de mire : 7 projectiles, de petit calibre heureusement, l'atteignent, dont deux pénètrent à l'intérieur où ils font plus de poussière et de gravats que de casse. Par bonheur, la toiture et la voûte sont épargnées. Six ou sept maisons sont assez sérieusement touchées.

Une fois le bombardement terminé, voici que des tanks et des camions de fantassins envahissent le village et ses abords immédiats, et avec eux la terreur. Les portes et les fenêtres closes sont enfoncées à coups de mitraille, les portails cèdent sous la brutale poussée des tanks, les habitations sont pillées, saccagées on ne peut plus sauvagement. Les habitants qui se montrent ou qui sont découverts sont expulsés et alignés sur le trottoir avec la terrible impression qu'ils vont être fusillés. M. H. Coulet, notre tonnelier, est mortellement blessé dans son couloir par des balles tirées à travers la porte qu'il venait ouvrir ; le D^r Trabaud, aidé de M. Chevanes, l'emmène au plus vite à Valence où les soins furent impuissants à le sauver.

Dans l'abri du quartier de l'église, les femmes retiennent jusqu'à leur souffle. Elles imposent silence aux hommes bavards : « Taisez-vous donc... s'ils entendent parler, ils jetteront des grenades dans la cave ! » On se tairait à moins, n'est-ce pas ? Est-ce crainte de recevoir un mauvais coup dans un quartier ouvert à tous les vents, ou bien les représailles exercées sur la grande route ont-elles suffi à calmer leur fureur bestiale ? Quoi qu'il en soit, les Vandales respectent la rue et la place de l'église.

Quand ils se retirèrent, deux habitations flambaient dans le village, celles de Mme Magnan et de M. Roux, ainsi que la ferme de M. Chanclin et la maison Apostoly (chemin de l'Etrau). « St-Marcel brûle », disait-on dans les communes voisines, et l'écho répétait à Romans : « Tout St-Marcel est brûlé ».

Dès le départ de nos sinistres visiteurs, la population présente s'emploie avec un dévouement sans pareil à déménager les meubles de M. Delaine et à préserver de l'incendie sa demeure menacée. Nous apprenons alors que sept de nos F. T. P. du matin

ont été fusillés par les Barbares sur la place de la Mairie et que leurs corps doivent être inhumés sur place : ainsi en ont décidé leurs bourreaux.

Nous nous trompions donc ce matin quand nous pensions que tous ces jeunes avaient pu regagner Romans. Sept d'entre eux s'étaient, à notre insu, arrêtés à l'entrée du village, vraisemblablement dans la maison Apostoly : le bombardement les y avait sans doute contraints, et les malheureux s'y croyaient en sécurité, hors de l'atteinte de l'ennemi. C'est là qu'ils furent surpris et arrêtés... On les vit agenouillés près de la route devant les fusils allemands. Cruelles minutes qu'ils passèrent à se préparer à une mort atroce qu'ils savaient certaine, revoyant une dernière fois dans leur esprit bouleversé le visage des êtres chers laissés au pays, et leur maison et leur village... Ils furent conduits au lieu du massacre tout proche par le peloton d'exécution... Et c'est là, au pied d'un mur, que deux heures après nous découvrîmes l'affreux monticule sanglant, sauvagement déchiré par la mitraille.

Leurs visages furent lavés puis photographiés, tandis qu'à côté des hommes de bonne volonté creusaient une large fosse. Après qu'on eût pris note du signalement qui permettrait à leurs familles de les reconnaître, aucun papier d'identité n'ayant été trouvé sur eux, ils furent, vers 17 heures, inhumés côte à côte entre deux linceuls de paille, tandis que le prêtre, entouré d'une assistance émue de pitié et d'horreur, chantait les prières de la liturgie funèbre...

Ce même soir, le bruit court que les Mongols approchent et viendront jusqu'au village. C'est l'exode presque complet des habitants du bourg. Les bobards et la panique ont fait plus de mal à St-Marcel que les obus allemands, car il est permis de penser que la présence des hommes chez eux eût évité bien des dégâts. C'est dans les heures dures et non dans les palabres du forum et les discussions de bistro que se révèlent les âmes fortes. Qu'il nous soit permis ici de rendre un hommage bien mérité aux trop rares vaillants qui n'ont pas voulu abandonner un seul jour le village, prêts à tout encaisser et à rendre les services que la situation pouvait demander : MM. Delaye, Delfudes, Dutto et Valette, sans oublier M. Rousset resté auprès de son épouse malade.

Où donc s'étaient réfugiés nos compatriotes ? La plupart avaient trouvé une fraternelle hospitalité dans des fermes assez éloignées : la table familiale avait peine à rassembler autour d'elle les 20 ou 30 convives. Ce fut, de la part de notre population paysanne, un magnifique mouvement de générosité qui console de bien des choses et dont le souvenir doit rester comme un lien d'amitié et d'unité entre gens d'une même commune. Pourquoi faut-il que le malheur des autres attire plus notre sympathie que leur joie ou leur succès ?

Une centaine de villageois élurent domicile dans les profon-

deurs obscures et humides des grottes, à Surel ou aux champignonnières de M. Barnaud. On y couchait sur une botte de paille ou sur un sommier. On cuisinait sur un réchaud à alcool ou sur un feu de camp, dans le boqueteau voisin. Le jour, quand la situation était calme, on descendait au village chercher un peu de linge et de ravitaillement. Cette cité troglodyte avait l'avantage d'une parfaite sécurité sous l'énorme épaisseur de ses voûtes, et cependant nous nous sommes laissé dire que le moral y était détestable : et que les semences de panique y poussaient comme des... champignons et croissaient aux dimensions des parachutes.

Jeudi 24 Août. — De bon matin, attisé par le vent du Nord malgré les rondes des veilleurs de nuit, l'incendie se rallume au village et dévaste l'habitation de M. Delaine avec une telle rapidité qu'on ne peut songer qu'à préserver la maison contiguë.

On dit que les Américains sont à Bayanne. On les attend d'un moment à l'autre, ou plus exactement on ne les attend pas et l'on fuit par crainte d'une bataille, car il est entendu que St-Marcel est un point stratégique de première valeur. Certains émigrent si loin qu'ils tombent de Charybde en Scylla...

Ce n'est que le soir, vers 8 heures, qu'apparaissent à l'entrée-est du bourg les masses imposantes de trois tanks yankee de 34 tonnes, portant chacun sur leur carapace une vingtaine de fantassins. A dire vrai, le contact de sympathie escompté ne se produit pas entre eux et nous : faut-il l'attribuer à la fatigue de ces hommes et à l'imminence du combat, ou bien à l'impossibilité linguistique d'entrer en conversation ? Un drapeau français tiré de son enveloppe et déployé devant eux n'éclaire leurs visages d'aucun reflet particulier. Seules les poires qui leur sont offertes valent aux donateurs un sourire. Evidemment ils sont moins expansifs que les Français, et aussi moins amateurs de vin puisqu'ils préfèrent ne boire que de l'eau (telle était du moins la volonté de leur chef).

De la route, nous apercevons à l'entrée des champignonnières un drapeau français agité à bout de bras, tandis que parviennent à nos oreilles les accents de la *Marseillaise* chantée en chœur par les troglodytes qui saluent, avec l'aube de la délivrance, la certitude prochaine de respirer le grand air ensoleillé et d'oublier dans un bon lit les courbatures des durs sommeils.

Deux Cies de F. F. I. arrivent pour appuyer les chars dans leur attaque contre Valence. Leur médecin (un polonais) vient se restaurer à notre modeste popote, place de l'église, à l'entrée de laquelle flotte un drapeau de la Croix-Rouge, à quoi répond à l'intérieur une trousse rudimentaire de pharmacie que nous a laissée le D^r Trabaud. Tout à coup on entend les coups de canon et la fusillade : l'accrochage se fait. Bientôt une voiture nous amène un blessé américain qui a reçu raisemblablement un éclat de pierre dans la gorge. Il parle français, étant petit-fils de Pari-

siens... Les tanks reviennent : devant la résistance ennemie au quartier de Pan, ils ont renoncé à atteindre Valence ce soir. Ils passent la nuit dans le village, sous les arbres de la grand'route. Les F. F. I. arrivent à leur tour et vont essayer de dormir dans les collines de Surel. Leurs officiers viennent faire honneur à notre popote, où les rejoint, pour préparer l'attaque du lendemain, le chef du détachement américain. Vers 3 heures du matin nous est amené un muletier F. F. I., blessé d'une balle au bras. Arrivant de Montélier après la bataille, il n'avait pas été averti à son passage à St-Marcel du retour de sa Cie et, la croyant près de Valence, il s'était avancé avec ses compagnons et leurs voitures jusqu'au... barrage allemand qui, lui, les renseigna à coups de mitraille, tuant un homme et deux mulets.

Vendredi 25 Août. — Vers 5 h. 30, les F. F. I. nous apprennent qu'ils se replient sur Alixan. Les Américains sont déjà partis, ayant reçu l'ordre de rejoindre leur unité vers Chabeuil-Crest. Ce départ inopiné nous déçoit. La *Marseillaise* de la veille nous apparaît prématurée. Avec nos quatre vaillants compagnons restés au village, nous parcourons les rues pour ramasser les munitions laissées çà et là par le maquis et qui pourraient accroître la fureur de nos éventuels visiteurs hitlériens.

Songeant aux difficultés de ravitaillement des habitants des grottes, nous allons chercher le boulanger réfugié aux Chambauds. Blessé à la main par l'éclat d'une vitre, il se rend tout de même à nos raisons et vient diriger la panification. Et comme le pétrin mécanique est paralysé par le manque d'électricité, M. P. Miribel accepte de bon cœur de mettre la main (et même les deux) à la pâte ; M. V. Faisant apporte aussi son concours... Le plus difficile, le croiriez-vous, ce fut la vente du pain : il n'y en avait pas pour tous, et tous en voulaient ou presque. Heureusement qu'un moteur à essence, installé le soir même par M. Viossat, permit d'assurer une fabrication normale, et M. Broc, la voie ferrée accordant à ses ouvriers un loisir forcé, se fit plusieurs jours durant apprenti-boulangier (il n'est jamais trop tard pour bien faire !).

Cet après-midi-là, M. Daronat, de Plovier, se voit dans la pénible nécessité d'inhumier lui-même dans son jardin son père qu'un éclat d'obus avait tué deux jours avant.

26-31 Août. — Le Samedi, le village reprend vie, une vie encore bien timide. On vient au pain. A 16 heures, sous une pluie battante, funérailles d'un bébé, Anne-Marie Reynaud, dont le petit cercueil est porté sur une remorque de bicyclette.

Le Dimanche, une canonnade violente et continue s'entend du côté de Livron. Un cycliste venant d'Avignon nous apprend que des batteries américaines postées dans les collines avoisinant la grand'route entre Montélimar et Livron pilonnent les convois allemands qui montent. L'après-midi, nous apercevons d'immenses colonnes de fumée qui s'élèvent au-delà de Bayanne. Romans et

Bourg-de-Péage viennent d'être réoccupés par les tanks et subissent de terribles représailles ; cette nouvelle attriste tous les cœurs et assombrit les visages : nous sommes toujours sous la botte teutonne. La nuit, une patrouille allemande circule dans nos rues...

Lundi 28 Août : journée morne, sans incident notable.

Le 29, dès 8 h. 30, c'est un défilé rapide et ininterrompu de véhicules ennemis de toutes sortes, couverts d'une prudente verdure. Beaucoup de voitures françaises volées, des camions chargés de bicyclettes, de linge, etc... Les occupants sont toujours à inspecter le ciel d'un œil inquiet. C'est que les avions américains sillonnent les airs, mitraillant les convois qui affectionnent l'ombrage des arbres en bordure des routes. La D. C. A. allemande multiplie ses projectiles, mais ne réussit qu'à faire peur aux terriens. Au total, c'est une journée où il fait bon rester à l'abri, mais dont l'impression est toute de joyeuse espérance : enfin ils partent !

Le 30 Août, dès 1 heure du matin, commence la rafle des vélos par les occupants d'un camion en panne à Surel (qu'ils brûleront avant de partir). Comme la veille, c'est l'acharnement de l'aviation yankee sur les convois en retraite, mais la D. C. A. ne se fait presque plus entendre. On apprend que les Américains sont arrivés au Péage par la route d'Alixan, mais qu'ils ont trouvé les ponts sur l'Isère détruits, sauf celui du barrage de Pizançon. « Il va y avoir une bataille dans le pays », concluent les alarmistes. Vers 16 heures cesse le passage des Vandales. Pussions-nous ne jamais les revoir !

Jeudi 31 Août. — Voici encore un défilé assourdissant de véhicules motorisés qui arrive de la route des Petits-Eynards et roule sur Romans, mais cette fois ce sont les Américains. Aussi la foule dense et enthousiaste couvre-t-elle les trottoirs et multiplie les signes de joyeuse sympathie. Nos Alliés sont plus communicatifs que l'autre jour et distribuent cigarettes et bonbons...

Dès 10 heures 45, malgré des conseils de prudence timorée, les trois couleurs flottent sur le clocher.

Un aviateur yankee, dont l'appareil prend feu, descend en parachute sur le plateau derrière le cimetière : « All right » (tout va bien), dit-il simplement en se posant dans un champ.

Cette journée marque la fin du cauchemar de cette quinzaine : la confiance et la paix reviennent dans les cœurs, et les habitants... dans leurs demeures.

Jeudi 7 Septembre. — L'après-midi a lieu l'exhumation des sept malheureux fusillés du 23 Août. Trois d'entre eux seulement avaient été, à cette heure, identifiés et reconnus par leurs familles. Les cercueils, recouverts d'un drapeau tricolore, sont déposés dans la salle des fêtes. Après les prières de la « levée des corps », ils sont portés sur deux voitures et conduits devant la grand'porte de l'église. Bien que n'ayant pas été officiellement avertie, la popu-

lation de St-Marcel est là nombreuse et émue, pour rendre un hommage fraternel à ces jeunes victimes de la barbarie teutonnes. Avant l'absoute, M. le Curé prononce une allocution qui est écoutée dans le plus parfait recueillement. Après avoir rappelé les circonstances de cet assassinat dans les termes qui ont été reproduits plus haut à la chronique du 23 Août, il poursuit :

« Ces sept jeunes gens n'ont point connu la mort glorieuse du champ de bataille où l'on défend son pays les armes à la main. Fusillés comme s'ils étaient des malfaiteurs, ils n'en sont pas moins morts pour la France, car ils étaient partis le matin pleins de bonne volonté, décidés à se battre avec les armes qu'on leur avait promises. Aussi ont-ils droit à nos pieux hommages. Et l'assemblée émue et recueillie que nous formons autour de ces cercueils, Mesdames et Messieurs, est à elle seule la preuve de la sympathie et de la vénération qu'ont fait naître dans nos cœurs la tragique aventure de ces sept malheureuses victimes. Et j'ajouterai, pour tous ceux d'entre vous qui ont foi en une vie éternelle, que ces jeunes gens ont droit au secours de nos prières. Quelles qu'aient été leurs croyances, nous avons réuni ici, devant l'église, leurs dépouilles mortelles pour implorer la miséricordieuse bonté de Dieu sur leurs âmes immortelles, afin que s'ouvrent devant eux les portes de la Maison du Père, où ils recevront l'éternelle récompense de leurs souffrances et de leur sacrifice. Aux familles qui les pleurent, nous disons ici toute notre religieuse sympathie et nos fraternelles condoléances, en les assurant que St-Marcel gardera toujours le souvenir douloureusement ému de ces sept jeunes Français fusillés dans notre village et qui ont reposé 15 jours dans notre terre. »

L'absoute donnée, le drapeau tricolore s'incline sur les cercueils, puis, tandis que les trois corps identifiés sont emmenés l'un à Bren, les autres à St-Uze, nous conduisons les quatre inconnus en notre cimetière pour une sépulture provisoire : le soir même on venait les y prendre, les photographies ayant permis de les reconnaître pour des enfants d'Albon.

Voici les noms des sept victimes :

Caire André, 24 ans, de St-Uze ;
 Montagnié Albert, 22 ans, de Bren ;
 Finot Fernand, 22 ans, de Marseille ;
 Descorme Joseph, 23 ans, d'Albon ;
 Octrue Pierre, 31 ans, d'Albon ;
 Lafaurie Louis, 36 ans, d'Albon ;
 Bouvier Jean, 22 ans, d'Albon.

Daniel Madet. — Digne de compassion fut aussi la fin de notre jeune compatriote Daniel Madet. Parti au maquis dans la région de Crest le 19 Juillet, il essayait, avec des camarades, de franchir la ligne allemande qui encerclait le camp, afin de regagner sa famille. Arrêté vers Ourches, il fut amené à Crest, puis conduit

à la Rochette où il fut fusillé avec neuf compagnons, le 3 Août, à 5 h. du soir. Exhumé le 14 Août et ramené à St-Marcel, il fut enseveli le soir de l'Assomption. Une grande foule assistait à ses funérailles, qui furent un témoignage de douloureuse sympathie pour sa famille, à qui nous redisons ici nos fraternelles condoléances.

Dimanche 10 Septembre. — A 10 heures, a eu lieu la Messe d'actions de grâces publiques pour la libération de notre commune et pour la protection divine de nos biens et de nos personnes. L'église était abondamment pavoisée aux couleurs nationales : l'assemblée qui la remplissait avait un caractère inaccoutumé, car elle représentait l'unanimité morale de toute la commune.

Dans son allocution, M. le Curé a esquissé tout d'abord la chronique de « la quinzaine tragique » dont le détail a été relaté plus haut, puis il continue en ces termes :

« Quand on jette un coup d'œil rétrospectif sur cette quinzaine, on ne peut s'empêcher de constater que, si les dégâts et les malheurs n'ont pas été minimes, ils n'ont cependant pas pris les proportions que l'on pouvait tout d'abord redouter de la part de ces brutes déchaînées. Que nos otages du 17 Août soient revenus, sauf un, — que les bombardements des 22 et 23 n'aient fait aucune victime parmi nous, — que les représailles à domicile n'aient pas coûté la mort à plusieurs personnes : il y a là, et beaucoup ne se font pas faute de le reconnaître, une *protection*.

Le 15 Août, nous avons placé notre village et ses habitants sous la garde de la Sainte Vierge, mère de Dieu et mère des hommes : nous avons fait le vœu collectif de lui ériger une statue en un lieu public et élevé, en témoignage de notre confiance et de notre gratitude, si Elle nous protégeait, nous et nos biens. Sans doute Dieu n'a pas voulu faire (mais le méritions-nous ?) une série de miracles pour dévier la trajectoire des obus ou paralyser la fureur destructrice des soldats d'Hitler ; mais la Providence a ses façons d'agir sur les hommes et sur les événements qui, pour être discrètes et souvent secrètes, n'en sont pas moins efficaces et parfois visibles aux âmes de bonne volonté.

Et si de notre petite histoire locale nous élevons nos regards sur l'histoire mondiale de ces cinq dernières années, que voyons-nous ? Nous voyons un peuple, à qui certes l'on ne peut refuser le génie de l'organisation et le culte de la discipline, jeter ses formidables colonnes blindées sur l'Europe occidentale et la soumettre à sa loi de fer. Ce peuple orgueilleux et dur, conduit par un chef en qui semble s'être incarné le génie du mal, va-t-il donc, comme il le croit, réaliser son vieux rêve d'hégémonie ? Certains l'ont pu penser chez nous, qui oubliaient la Providence et sa Justice. Que ce peuple fût finalement victorieux, non, cela n'était pas possible : car il y a, n'est-ce pas, une Justice qui veut que les nations coupables soient punies dès ce monde, ne pouvant l'être

dans l'autre. Mais, je vous le demande, Messieurs, que peut être cette Justice universelle qui frappe les peuples criminels et fait tourner les événements à leur confusion sinon la Justice du Maître du monde, la Justice de Dieu ?

On est puni par où l'on a péché : « Qui se sert de l'épée périra par l'épée », disait le Christ. Ah ! ils voulaient élargir leur espace vital aux dimensions du monde : aujourd'hui ils se resserrent hâtivement dans leurs frontières qui, un jour, seront encore trop étendues pour leur défense.

Ils se disaient la race pure, la race élue : et ils laissent dans toute l'Europe les sanglants vestiges de leur barbarie.

Ils parlaient de leur guerre-éclair : cet éclair a duré 5 ans, et c'est pour eux maintenant la fuite-éclair.

Leur chef, persécuteur sournois de la religion, osait invoquer la Providence et se dire le chef d'une croisade pour le salut de la civilisation chrétienne : la Providence lui arrache son masque d'hypocrisie et le monde apprendra bientôt le sort cruel qu'ont subi les chrétiens dans le Reich hitlérien.

Le colosse aux pieds d'argile s'effondre : les peuples de l'Europe jusqu'ici asservie, désormais commencent à relever la tête. Nous respirons à nouveau l'air de la liberté. Nous, dis-je, non pas tous, car ils sont encore quelques millions de Français qui connaissent les duretés de la captivité en Allemagne : nos prisonniers et nos ouvriers dont le sort nous inquiète plus que jamais. Non, bien que notre sol soit en majeure partie libéré, notre joie n'est pas entière.

Mais cette liberté qui est aujourd'hui la nôtre, qu'allons-nous en faire ? Allons-nous, quand sera revenue une certaine aisance, nous ruer à nouveau, comme après 1918, dans les facilités dégradantes du plaisir, dans le relâchement des mœurs et des consciences, dans le mépris des valeurs spirituelles ? Français, jetons les yeux sur notre Patrie : voyez ces villes et ces villages détruits, ces ponts démolis, ces voies ferrées coupées et sans wagons, ces ports anéantis, cette flotte sabordée, etc... L'heure est au travail, non au plaisir.

Qu'allons-nous faire de cette liberté recouvrée ? Allons-nous l'employer à ressusciter ces querelles d'avant-guerre qui nous ont fait tant de mal, ces divisions politiques où chaque parti cherchait son intérêt en oubliant celui de la France ? On m'a cité ce mot affreux d'une femme : « Il nous faut la guerre civile ». Cette femme-là et ceux qui parlent comme elle ne savent pas ce qu'ils disent, ce sont des insensés ou des criminels. Eh quoi ! il n'y a pas assez de ruines en France, pas assez de cadavres, pas assez de haine dans les cœurs ? Et vous souhaiteriez que le sang français coulât encore, versé par des mains françaises ! La Patrie exténuée entre à peine en convalescence, et vous voudriez la saigner encore pour la mettre au... tombeau !

Vous dites qu'il faut que justice soit faite. Certes oui, il faut que

justice soit faite, et bien faite, mais contre ceux qui ont fait du mal, contre ceux notamment qui ont les mains tachées du sang de leurs frères ou qui ont affamé les familles pauvres en pratiquant le marché noir, mais non pas contre ceux qui ne pensent pas comme vous, car nul ne doit être inquiété pour ses idées... Et puis la justice demande pour s'exercer une atmosphère sereine, elle s'accommode mal d'une atmosphère de vengeance et de haine. Chacun sait enfin que la guerre civile est un monstrueux déchaînement d'injustices et d'horreurs.

Qu'on parle de Justice contre de vrais coupables, oui, mais qu'on parle aussi de fraternité. Notre pays ne se relèvera que par l'union des cœurs et les efforts conjugués de tous ses fils. « Tout royaume divisé contre lui-même ne peut subsister », disait le Christ.

Dans le danger commun qui hier nous menaçait, nous nous sommes découvert, au-delà de la diversité de nos pauvres idées, une âme commune, un cœur fraternel tout disposé à rendre service : vous, les habitants de la campagne, vous avez généreusement accueilli sous votre toit et à votre table les habitants du bourg, et je suis bien sûr que vous étiez heureux, tellement c'est bon d'être bon. Quand l'incendie ravageait notre village, toutes les personnes disponibles se sont dévouées pour circonscrire les dégâts. Il faut que la chaîne continue, qui unit nos bras et nos cœurs.

Que chacun respecte la liberté de pensée des autres, de ceux qui ne pensent pas comme lui ; que chacun fasse son devoir à son poste, se souvenant que si la critique est aisée l'art est difficile. Soyons persuadés avant tout que nous sommes tous frères, puisque nous sommes les fils du Père qui est dans les Cieux. C'est pourquoi je termine par ces supplications :

Français, il faut s'entr'aider !

Français, il faut s'aimer.

Amen. »

Après cette allocution, une quête fut faite pour les sinistrés nécessiteux de la commune. Grâce à votre générosité et à votre esprit de solidarité, cette collecte atteignit un total de 5.405 fr. Soyez-en félicités et, au nom des bénéficiaires, vivement remerciés.

NOTRE VŒU PAROISSIAL. — Les événements se sont chargés de recommander à l'attention de tous le vœu que la paroisse avait fait le 15 Août d'ériger une statue à la Vierge. Les listes d'adhésion, présentées par quelques dames et jeunes filles à qui nous exprimons ici notre gratitude, ont circulé dans vos foyers. A cette heure elles ont fait retour, portant vos signatures et des nombres dont la somme nous montre combien vous avez à cœur de voir bientôt l'image de notre Maman à tous dominer notre village et nos campagnes, pour attirer vers Elle nos regards et nos prières et nous garder unis comme des frères dans la paix, comme nous l'étions dans le danger et le malheur.

Il est peut-être des familles dont l'adhésion n'a pas encore été sollicitée, les travaux de la saison ne permettant pas aux collectrices de passer partout. Que ces familles veuillent donc bien ne pas se croire oubliées, encore moins méprisées : je passerai moi-même chez elles.

L'emplacement de cette statue n'est pas encore définitivement choisi, la maquette non plus. Rien ne presse, car les circonstances ne permettent pas une exécution prochaine de notre vœu : le matériau manque, faute de transports, et les travaux de réfection, plus urgents, ont un droit de priorité.

Mais d'ores et déjà acquittons-nous de notre dette de reconnaissance envers Notre-Dame du Bon-Secours en lui adressant chaque soir quelques *Je vous salue*. J'engage vivement les foyers chrétiens à se consacrer à Marie par une petite cérémonie présidée par le prêtre. Une telle consécration comporte la promesse de réciter chaque soir devant l'image de la Vierge la prière en commun et une dizaine de chapelet. Votre Curé se tient à la disposition des familles qui voudraient faire cette consécration à domicile.

REMERCIEMENTS. — Nous ne voulons point clore ces pages sans exprimer notre vive reconnaissance aux personnes qui, au cours de « la quinzaine tragique », ont ravitaillé la popote dont nous étions l'un des trois commensaux, ou qui nous ont une fois ou l'autre fait une place à leur table. Nous nous plaignons à reconnaître que les plus généreux ne sont pas toujours les plus fortunés. Nous remercions également les familles qui, lors de nos visites, nous ont remis œufs et fromages pour les hôtes les plus nécessiteux des champignonnières.

J. M.

M. Jean Morin

BELLEY — Imprimerie de *Notre Clocher*
